

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	- (1989)
Heft:	3
Artikel:	À propos des Cerises noires d'Henri Debluë
Autor:	Brasey, George
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870662

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A PROPOS DES *CERISES NOIRES* D'HENRI DEBLUË

«Une clarté froide, au-dessus des Rochers-de-Naye, annonce la nuit. La nappe incandescente du soleil sur le lac se brise en multiples îlots. Frémissant archipel d'or que le soir défera. Il aurait pu, selon le jeu du ciel et du vent, se constituer différemment. Mais en ce moment-ci, il s'incorpore comme un signe évident, incontestable à la rêverie de Roland, une figure de l'archipel de la mémoire — trésor précaire et aléatoire lui aussi, mais ressenti comme irremplaçable. Un choix, un tri arbitraire peut-être, mais dont on peut dire: c'est ma vie.»

Ces phrases des *Cerises noires* pourraient être mises en exergue à celle qui restera la dernière œuvre d'Henri Debluë.

Le temps d'une pause sur le chemin qui le mène du cimetière à la rue des Acacias, entre Clarens et Montreux, le quinquagénaire Roland Bocion, protagoniste et narrateur, reconstitue la topographie minutieuse de son «archipel de la mémoire».

Au cimetière, Roland a enterré un ami, Valentin; à la rue des Acacias, il rend visite à sa mère. C'est une indication sur ce que sera cette géographie de l'âme que Roland Bocion s'applique à recréer par une très belle fin d'après-midi de septembre sur les quais de Montreux: tout au long du récit, à chaque visage ressurgi de sa mémoire, le narrateur associe un lieu, un geste, tout au moins un objet, afin de donner plus de consistance au souvenir, le charger d'un poids, d'une odeur, d'une sensation que Roland retrouve jusque dans sa chair.

Les *Cerises noires* sont-elles un roman autobiographique? En grande partie sans doute. Pourtant l'œuvre d'Henri Debluë puise moins sa force dans un fonds de vécu que dans la transcription poétique de celui-ci. Les mots y ont un sens inaltérable, et leur juxtaposition, nullement laissée au hasard du souvenir, transpose

la réalité vécue en une autre, d'ordre onirique. Dès lors, les *Cerises noires* témoignent surtout de la dimension poétique de la vie des hommes.

Au temps du récit donc, Roland Bocion est immobile; apparemment rien ne se passe, il regarde le paysage lacustre, simplement.

Je ne peux m'empêcher de penser à toutes les fois où l'on rencontre de tels personnages lorsque l'on se promène, sans se douter de l'intensité de leur vie intérieure; et pourtant Roland «n'a pas erré au hasard en quittant le cimetière. Il s'est rendu à un point précis du lac — et de la géographie de l'âme». Un saule pleureur: «Savez-vous comme on appelle cet arbre en italien? [...] On l'appelle *salice piangente*».

C'est la voix de Fiorentina, surgie d'un passé vieux de presque quarante ans, et le point de départ de la rêverie de Roland.

Du cimetière au souvenir de cette frêle jeune fille, les *Cerises noires* se placent en quelques pages sous le double signe de la mort et de l'amour. Fidèles jalons de la rêverie de Roland, ces deux thèmes sont à l'image des plateaux d'une balance qui soupèse avec la rigueur et la clémence d'une justice d'un autre monde les faits et gestes de toute une vie.

Qui est Roland Bocion? Son père l'espérait électricien. Dans les années d'après-guerre c'était un métier sûr et en expansion...; sa mère le rêvait instituteur; il a choisi d'être typographe. Aucun regret, aucune remise en question d'un choix apparemment dû au hasard, mais des *Cerises noires* se dégagent l'intime conviction que le hasard n'existe pas. Chaque acte est le fruit d'une impulsion secrète de l'âme. Certes il aurait pu en être différemment, comme pour le spectacle du soleil couchant contemplé par Roland; mais dans cette image altérée de lui-même, que toujours le lac lui propose et que toujours il s'efforce de reconstituer, Roland perçoit l'affirmation d'un coin de l'âme encore insondé, insondable peut-être, et qui, semble-t-il, gagne à le rester, une part mystérieuse de lui-même qui grandit dans le secret, insaisissable, mais qui pacifie l'être par la seule conscience qu'il a de la posséder.

La fiche signalétique de Roland Bocion n'est pas très fournie; son origine bernoise le rattache au pays de Sutz, pays du temps des cerises, les cerises noires et mûres de son enfance. Plus tard, un métier dans sa poche, mais mal dans sa peau, Roland est heureux de quitter Montreux pour Morges. S'il agit de la sorte, c'est

qu'il pense retrouver un équilibre perdu en s'éloignant de ce qui pour lui a été jusqu'alors le centre du monde.

Mais à Morges, il travaille pour *Interférences*, une revue «gauchiste» selon la terminologie de l'époque. Il y subit l'ascendant des beaux concepts dont se gargarisent les quelques intellectuels dont il met en page les textes. Ses mains pleines d'encre témoignent de sa condition ouvrière; les collaborateurs de la revue l'incitent à agir: qu'il en soit aussi la conscience, qu'il prenne position! Alors Roland refuse de se rendre à son sixième cours de répétition. Objecteur, il séjourne sept mois à Bochuz, et comme ceux de la revue ne lui rendent même pas visite, en Roland se fige le sentiment d'avoir été trahi.

Quand il en sort, Roland passe deux ans en Allemagne, à Hambourg, le temps de se faire oublier. Exil salutaire par lequel il découvre les grands espaces de la mer du Nord.

De retour en Suisse, il épouse Irène; ils auront trois enfants.

Puis survient l'accident de voiture et l'expérience de l'hôpital, ce «temple de la douleur» qui fortifie son sens de la misère humaine. Misère qu'il touche à pleines mains en faisant la toilette de Tonet, l'ivrogne de son quartier, et dont il devient le tuteur.

Enfin, la vieillesse, la maladie et la mort du père.

La question reste entière, qui est Roland Bocion? La réponse est d'une importance toute relative. Hormis l'expérience du pénitencier, ces quelques repères biographiques pourraient être ceux de monsieur tout-le-monde; de fait, ils ne révèlent pas la secrète personnalité du protagoniste. Si au fil des pages, pourtant, la destinée de Roland nous apparaît comme transparente et unique (telle la configuration du ciel à l'approche du crépuscule), c'est moins par les péripéties de sa vie que par le regard que le quinquagénaire pose sur elles. La rêverie de Roland traduit alors la nécessité que le narrateur éprouve d'accéder à une pleine connaissance de soi au travers d'une totale ouverture au monde.

En ce sens les *Cerises noires* ne rendent pas seulement compte de l'histoire d'une vie, elles témoignent d'une lutte pour l'accomplissement de soi, dont on se prend à espérer, page après page, qu'elle ne ressemble en rien à celle de Sisyphe.

«Où en est Roland? On voit mal les repères et les temps ne se laissent pas forcer. Peut-être est-il plus loin qu'il ne le croit. On ne mesure pas son avance sur l'horizon de la mer.» Mots de sagesse, de confiance, d'espoir, mais surtout de lucidité, à l'image de ce

trop plein de lumière qui dessine l'espace avec une «incroyable pureté».

Roland Bocion ne se ment pas; sa rêverie est pure, nullement abâtardie par une quelconque complaisance envers lui-même. Dignité et amour de soi que Roland s'est acquis en cultivant une vie durant, et souvent malgré lui, le sens du doute: «Roland se rend compte qu'il n'a pas réalisé. La tête pleine de rêveries il s'est tenu à l'écart du gouffre, de peur d'y regarder. Il sent le chagrin monter en lui comme un fiel. Il est malade: un empoisonnement de l'âme. Il ne cessera plus de ne pas comprendre. Nuit des êtres.»

Cette impression, Roland ne la tient pas d'un quelconque vague à l'âme, il la tire du suicide de Lydia. Elle révèle en creux la fondamentale dualité de l'être humain, constamment à la recherche d'un équilibre entre soi et l'autre; ne pouvant éviter de voir en l'autre le reflet toujours existant d'une part de soi.

Voir, mais aussi croire en l'autre, à tort, ou à raison. C'est apparemment le drame de Roland, c'est certainement la substance de sa vie, c'en est à coup sûr le sens. A ce propos les *Cerises noires* donnent parfois l'impression de plonger dans une cour des miracles; on y trouve un peu de tout. Des années de jeunesse à celles de maturité les visages s'égrènent. Il y a ceux des femmes aimées, dont une jusqu'au besoin de meurtre; il y a celui d'Irène, «la femme de ma vie», et l'inénarrable bonheur de pouvoir dire une telle phrase; il y a ceux de Sutz, gardiens impuissants du «pays disparu des vacances de l'enfance»; il y a ceux d'*Interférences*, borgnes; et il y a les petites gens d'un quartier de Montreux, qui, eux, ont les pieds dans la merde. Il y a Alain et Gabriel Courtin, «présences vivantes» au-delà de la mort; il y a eu un père contre lequel il a fallu se battre, et dont il faut ensuite prendre la place; il y a une mère qui est en train de préparer une petite fête le temps du repas d'un soir.

Tous ces personnages ne se parlent que très peu; silence d'un pays où la communication est souvent un acte douloureux: «J'aimerais un verre de vin... j'aimerais trinquer avec toi [...] Ils lèvent leur verre avec une certaine solennité. Ils se saluent, se reconnaissent d'homme à homme. Au moment du café, servi dans de grands verres à pied, papa sort un cigare. — Allume-le-moi.»

La raréfaction des mots donne du champ à l'intensité du regard, au sens des gestes; la magie des *Cerises noires* est d'avoir

donné une portée au silence, d'avoir réussi à «rendre plus réelles les choses banales».

Mais nous aurions tort de ne voir en ces pages que le charme presque exotique d'un temps qui n'est peut-être plus. Jalonnée par le doute, l'existence de Roland est un long chemin en quête de ce qu'il a appelé: «la révélation». «Roland [...] attendait sa vérité comme on attend l'éveil de l'amour, de l'amitié. Comme une femme attend une naissance. Comme on aime un enfant, ou même un chien.» Roland l'a cherchée d'autant plus qu'il la croyait proche de lui, dans cette «simplicité sans défiance de l'homme de droiture» par exemple, celle d'Alain, l'ami qui sait écouter, mais qui le renvoie inexorablement à sa profonde solitude.

Révélation possible par la foi aussi, dans ces paroles de l'autre ami cher, Gabriel Courtin: «J'aime les gens, vois-tu, à en pleurer... Pas par vertu, parce que, au fond, cela m'emmerde souvent. Je les aime, c'est tout [...] Je crois que la création est un pari d'amour.»

Quant à sa propre vérité, il nous est impossible de douter que Roland l'ait trouvée, mais il m'est difficile de la définir autrement que comme «cet état où la respiration s'ouvre». C'est un instant particulier où l'être tout entier, ayant enfin réussi à «se dépêtrer de soi-même», s'ouvre au monde.

Les souvenirs de Roland Bocion ne laissent que quelques traces de tels moments; c'est pourtant l'état même dans lequel il se trouve au moment du récit. «Elle pénétra avec une gravité appliquée dans la chambre où mourait une grand-mère... Un petit chien s'approche à ras de terre, trotte-menu.» Ainsi, tout à coup, les souvenirs de sa période d'hospitalisation buttent contre l'image d'un petit chien zigzaguant sur toute la largeur du quai. L'association est cruelle, mais elle me fait penser au «chien» d'Alberto Giacometti, dont le sculpteur même disait: «C'est moi. Un jour je me promenais dans la rue, et je me suis vu comme ça.» C'est une image de vie, et à force de se souvenir Roland apprend à oublier; ce faisant, il efface les rancunes, les haines, les passions et les souffrances en leur préférant un regard sur soi-même et sur les autres plein de tendresse et de compassion.

Pas de nostalgie pourtant; la présence nourricière du passé n'affaiblit jamais une certaine angoisse du lendemain: «Qu'est-ce que je sais des hommes et de la fin du monde?»

Mais pour Roland il est temps de quitter le lac. Longeant le

quai sur le chemin qui le mène rue des Acacias, il s'attend à voir surgir les visages de tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à ce qu'il soit tel qu'il est. Il les accueillerait sans effusions excessives, content de les voir fidèles à eux-mêmes. Heureux d'être ensemble et d'un commun accord sans doute, ils se limiteraient «à l'échange de nouvelles banales — famille, santé, travail...». Chemin faisant, Roland se dit que ce ne sont là qu'illusions dues à sa rêverie, mais au fond de lui-même est désormais ancrée la certitude que malgré tout ce qui dans une vie contribue à séparer les êtres, l'espace, le temps, la mort, «ceux qui nous aiment sans retour nous gardent».

Au prix d'efforts qui ont duré toute une vie, Roland Bocion nous donne l'impression d'être de ces privilégiés qui ont réussi à rompre «l'invisible cellophane qui sépare les êtres».

Je referme les *Cerises noires*; en sortant de chez moi je croise l'ivrogne de mon quartier, lui aussi zigzaguer sur toute la largeur du trottoir. A hauteur l'un de l'autre nous échangeons un regard, et pour la première fois seulement, je crois que la détresse qui voile le sien m'intrigue. Merci Monsieur Debluë.

Georges BRASEY.